

LES NOUVELLES DE L'IMPRO

Un potomane à Pont-à-Mousson

Ecrit par Pascal Leclercq – sur base du Match d'Impro du 15 février 2015

- Je vous ai déjà vu quelque part, non ?

Heurté de plein fouet par ces quelques mots tellement suffisants, Joe jette un œil dubitatif à l'homme qui vient de les proférer. Couché de toute la longueur de son dos sur la table ronde, Barney Bocca offre au regard une grassouillette et presque totale nudité, exception faite et confirmant la règle du nombril, recouvert d'un patch nicotinique racorni. Avant que Joe n'ait le temps de répondre, Bocca, sans relever la tête du magazine pour l'homme moderne dans lequel il feint d'être plongé, feinte qui ne résiste guère au plus élémentaire examen dans la mesure où il tient ledit magazine à l'envers, poursuit :

- Votre visage me dit quelque chose...

Cette fois, Joe n'a pas l'intention de se laisser avoir : il connaît son homme et il sait très bien que, s'il n'intervient pas dans les plus brefs délais, ce dernier refusera de lâcher le crachoir avant longtemps.

- Ben, je ne sais pas, moi... Peut-être l'avez-vous vu imprimé en noir et blanc, sur une affichette, avec écrit dessous un chiffre à sept zéros suivi du signe dollar et au-dessus la mention « mort ou vif » ?
- Ah... Ce n'est pas impossible, jeune homme ! répond Bocca d'un air pénétré censé figurer un semblant de réflexion. Et dites-moi, alors, il y avait certainement un nom, sur cette affiche...
- Bien sûr, qu'il y avait un nom !
- Ahah ! J'en étais sûr !
-

Barney Bocca, visiblement très intéressé, envoie valdinguer son magazine contre la fenêtre du bureau, se lève d'un bond, fait trois pas en avant et s'en vient planter son vieux corps trop robuste pour être honnête juste devant le pauvre Joe, d'un mouvement assez brutal que pour provoquer une onde de choc dans l'entièreté de sa chair lipidineuse, onde qui après avoir parcouru chacun de ses membres s'en vient mourir dans l'oisillon rose et racrapoté qu'il arbore à la presque moitié de sa stature. Joe ne quitte pas des yeux cette petite chose tremblante, comme hypnotisé par le mouvement de balancier que Bocca lui imprime sournoisement, il ouvre alors machinalement la bouche et s'entend prononcer son propre nom.

- Joe...
- Joe ? Mmmm, j'ai connu un Joe, autrefois... C'était il y a... voyons, laissez-moi réfléchir, mon garçon. C'était il y a bien treize ans, je crois.
- À vrai dire, Barney, c'est tout à fait possible !
- Mais alors...
- ...
- ... c'est toi, Joe ?

Sous le coup de l'émotion, Barney ouvre grand les bras et attire Joe contre sa poitrine, le serrant le plus fort qu'il peut. Joe, quant à lui, ne goûte pas trop cette situation et cherche à soustraire son visage de la chair par trop odorante et velue qui le presse ainsi contre elle.

- Je pense bien que c'est moi, Barney !
- Mais c'est merveilleux ! Que de souvenirs !
- Je veux bien vous croire, Barney !
- Hum, hum... Où en étais-je, il y a treize ans ?
- C'est simple, vous étiez là, couché sur votre table avec ce même magazine tenu à l'envers, entièrement nu à l'exception de votre nombril recouvert d'un patch nicotinique racorni. Exactement de la même façon qu'aujourd'hui, treize kilos en moins !

Cette affirmation quelque peu désabusée de Joe a pour effet immédiat de faire prendre conscience à Bocca d'une nudité, qu'il finit, après une courte réflexion, par juger déplacée. Il s'empare du peignoir en éponge rose posé sur le dossier d'une chaise, vestige d'un lointain passé de boxeur, et le revêt d'un geste ample, laissant planer un long moment le tissu par dessus ses épaules, histoire de permettre à Joe de contempler les lettres argentées composant son prénom. Après quoi il s'assied sur un coin de la table et, prenant ostensiblement la pose d'un homme à la recherche d'un passé déjà trop lointain, et laisse échapper un petit gémississement interrogatif.

- Barney, ne me faites pas ce coup-là ! Vous ne pouvez pas avoir oublié !
- Je veux bien, mon garçon, mais aide-moi encore un peu. Que faisais-je là, dans cette position peu reluisante ?
- Eh bien, vous essayiez d'arrêter de fumer.
- Je te l'accorde, d'ailleurs j'essaie aujourd'hui encore... Mais ce n'est pas vraiment ce qu'on peut appeler une action, ça. Je devais bien être occupé à faire autre chose.

- À vrai dire, oui... Vous m'attendiez, Barney.

Ces quelques mots font l'effet d'une bombe dans le cerveau de Bocca, ses mains se crispent sur les pans de son peignoir, qu'elles ramènent violemment l'un contre l'autre, les serrant sur la poitrine. Puis, de manière tout aussi soudaine, les yeux de l'ancien boxeur se remplissent de larmes, son visage se décompose et c'en est fini de la belle prestance qu'il affichait il y a quelques minutes seulement.

- Je t'ai attendu tout ce temps-là, Joe ? pleurniche-t-il avant de se moucher bruyamment dans son peignoir.
- Oui, répond Joe quelque peu désemparé, mais je suis tout de même venu vous voir régulièrement. `
- Qu'appelles-tu régulièrement ? Hein ? éructe alors Barney, passant d'un coup des larmes à la colère. Tu as profité de ma faiblesse pour me maintenir dans cet état d'attente, et ça pendant treize ans !
- Mais enfin, Barney, je suis venu vous voir toutes les semaines !
- Toutes les semaines ? Toutes les semaines pendant treize ans ?
- Oui, Barney ! Si j'ai manqué une fois ou l'autre, c'est que ça devenait trop dur pour moi...
- Et...
- Oui, Barney...
- Tu... Tu m'apportais des fleurs ?
- Mais je ne sais pas, moi ! Je ne sais plus...

C'est au tour de Joe de se sentir perdu. Il s'assied sur une chaise recouverte de simili cuir noir, coinçant ses tibias derrière les montant pour cacher l'énorme déception qui est la sienne. Comment ont-ils pu en arriver là, après tout ce temps passé ensemble. Ce n'est pas que leur relation ait tant changé au cours de ces années : que du contraire, elle n'a pas su évoluer. À chaque fois qu'il entre dans cette pièce, depuis treize ans, il a la sensation de revivre le même scénario – en attendant, c'est le sien, de scénar, qui n'avance pas. Quand Joe repense à cette histoire qu'il tente d'écrire depuis si longtemps, celle d'un homme malade, qui ne peut se passer de boire de l'eau, à chaque fontaine qu'il rencontre il se penche et boit de l'eau, à chaque robinet qu'il croise il boit de l'eau, dès qu'il voit une bouteille d'eau il la choppe et la siffle au goulot, jusqu'à cette grande sécheresse de l'année 2003, où il décide, sur la simple foi d'un nom porteur d'espoir et par crainte d'un jour manquer d'eau, de déménager à Pont-à-

Mousson où, déçu de ce qui l'y attend, il se donne la mort, à chaque fois, donc, qu'il entre dans cette pièce et repense à cette histoire, puis à ces treize années, où il n'a pas avancé d'un poil dans le développement de cette excellente idée, de l'idée de sa vie, Joe est perdu. Bocca sait qu'il est en train de prendre l'ascendant sur son vis-à-vis. Il tente d'enfoncer le clou :

- Voyons, Joe, tu dois bien te souvenir, non ? Si tu ne m'apportais pas des fleurs, que venais-tu faire ici ?
- Mais vous le savez, Barney... Dites-moi que vous le savez tout de même un peu !
- De quoi parles-tu, mon jeune ami ? Si toi-même, tu ne le sais pas, comment veux-tu que je le sache, moi, Barney Bocca ?
- Parce que vous êtes mon psychiatre, Barney !

À ces mots, Barney Bocca prend un air interloqué puis, après avoir laissé planer un suspens épouvantable durant deux minutes et cinquante trois secondes, pousse un long, un très long soupir. D'un geste théâtral, il plonge alors la main dans la poche de son peignoir, dont il sort une montre à gousset. Il actionne le mécanisme de l'objet, montre le cadran à Joe en le tapotant d'un ongle sale :

- Je crains de devoir te donner raison, mon garçon.
- Dois-je en déduire que la séance est finie, Barney ?
- Oui, Joe. Ça fait septante euros. Nous progressons.